Gilles Ernst

GEORGES BATAILLE ET « L'IM-POSSIBLE »

ABSTRACT: ***Georges Bataille and «The Im-Possible»***

This essay reviews the genesis of "The Impossible", a concept that is both Hegelian and post-Hegelian. The text is published in 1962 but is a rewriting of a previous 1947 work in which however the inverted order between literary text and a theoretical essay gives the latter the role of contesting literature. The impossible stems from the need to go beyond Hegelian Wirklichkeit, beyond usefulness and learning to voice (write) the impossible experiences and their "unapplied negativity", which find expression only in the lyrical element. It is therefore left to poetry, to verses and their subversive power to express the ineptitude of language and the true complex human reality. The poet writes in vain, "nonetheless" while affirming the inadequacy of each word cannot escape the need to write because this inadequacy must be expressed.

Key words: Impossible, Literature, Poetry, lyrical Element

Et c'est également une aventure que de parler de l'Im-possible[1], titre d'un livre et nom d'un des aspects les plus importants de la pensée de Bataille… Je commence par le livre.

L'Impossible paraît en 1962. C'est *La Haine de la poésie* remaniée. *La Haine de la poésie* a paru en 1947 avec l'ordre suivant : *L'Orestie*, essai sur la « poésie » (nom de la littérature en général), puis *Histoire de rats* et *Dianus*, parties romanesques narrant la vie d'un héros portant le nom de fonction du *Rex nemorensis*, prêtre du bois de Nemi où se dressait le temple de Diane. En 1962 l'ordre est inversé et les parties romanesques précèdent l'essai : changement de perspective du point de vue de Bataille plus cohérent car l'acte littéraire débouche sur la contestation de la littérature. Plus intéressant encore, là où la préface de 1947, très brève, et incluse à l'intérieur du livre, devant *Histoire de rat*s et *Dianus*, indique seulement que l'ordre du livre relève d'un « *caprice* » traduisant l'« *inévitable* [2]», celle de 1962, beaucoup plus longue, expose quatre points dont l'importance théorique, soulignée par des mots en italique, est fondamentale.

Point un : comme dans la préface du *Bleu du ciel* paru en 1957 (qui indiquait que le roman ne procède pas de considérations « *techniques* » mais d'un « *moment de* rage[3] »), le refus du « *réalisme* » et l'affirmation selon laquelle le roman, qui relève de la pure fiction et naît de la « *violence* », atteint seul la « *vérité* ». Point deux : l'existence devant l'homme d'une « *double perspective* » : d'un côté, « *plaisir violent* », « *horreur* », « *mort* », nommés « *poésie* » ou

1 Je mets un tiret pour bien marquer que la notion ne peut être comprise sans son opposition au « Possible ».
2 G. Bataille, La Haine de la Poésie, Éditions de Minuit, collection « Propositions 3 », Paris 1947, p. 59.
3 G. Bataille, *Romans et Récits*, Gallimard, collection « Bibliothèque de la Pléiade », Paris 2004, p. 111.

« *impossible* » ; de l'autre, « *et en un sens opposé* », « *science* » et « *monde réel de l'utilité* ». Point trois : la primauté du « *réel* » : il « *a des droits sur nous* », en fait « *tous les droits* », et est seul « *sérieux* ». Point quatre, que je cite en entier :

> *Pourtant nous pouvons et même nous devons répondre à* quelque chose *qui, n'étant pas Dieu, est plus fort que tous les droits : cet* impossible *auquel nous n'accédons qu'oubliant la vérité de tous ces droits, qu'acceptant la disparition*[4].

Cette préface est un peu le testament de Bataille. L'achevé d'imprimer du livre date du 21 avril 1962, et Bataille meurt le 9 juillet suivant. Il y attachait visiblement une grande importance car elle a fait l'objet de plusieurs rédactions conservées à la Bibliothèque Nationale de France. Leitmotiv de ces brouillons : « […] la réalité est double[5] ».

C'est sur ce dualisme que je voudrais revenir aujourd'hui en rappelant, d'abord, qu'à partir des années vingt il s'est progressivement constitué pour se former complètement grâce à la lecture de Hegel ; ensuite, qu'il a engendré une anthropologie spécifique, qualifiée par Bataille de « post-hégélienne » ; enfin, qu'il a produit une théorie de la littérature dont le livre de 1962 est par son côté parfaitement désorientant la dernière et peut-être la meilleure illustration.

1. *Un concept à la fois hégélien et « post-hégélien »*

Il y a trois phases dans la genèse de l'Im-possible : l'intuition, la théorisation et l'application.

L'*intuition* va, en gros, de 1925 à 1933 : elle est marquée par la découverte du freudisme grâce à la cure que Bataille fait de 1925 à 1926 avec Adrien Borel ; par la parution en 1928 d'*Histoire de l'œil*, premier grand récit sur l'érotisme pervers ; et enfin par la parution en 1933 de l'article sur « La Notion de dépense », soit trois étapes montrant que Bataille a perçu très tôt qu'il y a dans l'homme des conduites que la raison n'explique pas. Il les énumère ainsi en 1933 :

> […] le luxe, les deuils, les guerres, les cultes, les constructions de monuments somptuaires, les jeux, les spectacles, l'activité sexuelle perverse (c'est-à-dire détournée de la finalité génitale)[6].

La *théorisation*, quant à elle, va de 1934 à 1939, période où Bataille suit le cours de Kojève, à l'École des Hautes Études, sur la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel. Cette période, marquée par les événements qu'on sait (montée du totalitarisme), est pour lui celle d'une intense activité politique et il y rédige *Le Bleu du ciel*, roman en partie politique qui ne sera publié qu'en 1957.

Enfin l'*application* : elle commence avec la seconde guerre mondiale et couvre la derniè-

---

4 G. Bataille, *L'Impossible*, in Id., *Romans et Récits*, cit., p. 491-492.
5 G. Bataille, Projets de préface pour *L'Impossible* , *ibid*., p. 569.
6 G. Bataille, *La Notion de dépense* , in Id., *Œuvres complètes,* 12 voll., Gallimard Paris 1970-1988, vol. I , p. 305.

re partie de la vie de Bataille. Elle est celle de la rédaction et de la publication de ses textes les plus connus, tant dans le domaine narratif (*Madame Edwarda*, dont la longue préface, en forme de mise en garde, annonce celle du livre de 1962, ouvre la série des récits du non-savoir), que dans celui des essais (*L'Expérience intérieure* paraît en 1943).

Au centre de ce triptyque, il ya donc Hegel[7]. Signe que la confrontation avec un des philosophes les plus toniques de l'histoire de la pensée est capitale, les mots « Possible » et « Impossible» [8] n'apparaissent qu'à partir de 1940 et témoignent de l'effet qu'a eu le cours de Kojève dont Bataille dit qu'il l'a « rompu, broyé, tué dix fois » [9]. Il ne niera d'ailleurs jamais ce qu'il doit à Hegel : il écrit par exemple en 1943 dans *L'Expérience intérieure* que Hegel est le « sommet de l'intelligence positive» [10] , et, en 1953, dans un des brouillons de *La Souveraineté* : « Que d'une manière suffisante, l'exercice cohérent de la pensée mène au hégélianisme, le rend possible — inévitable et seul possible » [11]. Dont acte…

1.1. *Le Possible*

Au sens usuel, le « possible » est ce qui peut exister et qui est réalisable par l'homme. Chez Bataille, le mot, écrit le plus souvent avec une majuscule, traduit la *Wirklichkeit* hégélienne, rendue en français par « réalité effective» [12], réalité médiatisée par l'esprit, promue au sens, et qui, par opposition au « *contingent* » ou « possibilité abstraite » [13] (simple potientialité vue dans son aspect aléatoire), est plus généralement la « prise de conscience de la réalité» [14] .

Cette création du réel, qui interviendra ensuite dans la fondation du travail et dans la dialectique du maître et de l'esclave, commence par la conscience de la mort (« *absolute Zerrinssenheit* », « déchirement absolu » [15]), nécessité qui faisait dire à Kojève que *La Phénoménologie* est en dernière analyse une philosophie de la mort. Et il est vrai que Hegel dit et redit que l'esprit n'est vraiment opératif et libre que s'il « regarde le négatif en face et séjourne en lui » [16], ce que Bataille traduit ainsi : « […] *prendre conscience* de la Négativité comme telle, […] en saisir l'horreur, en l'espèce l'horreur de la mort, en soutenant et en re-

7 Pour simplifier, je laisse de côté l'article rédigé avec Raymond Queneau sur *Les fondements de la dialectique hégélienne* , et publié en 1932 dans « *La Critique sociale* ». Cet article dirigé contre les marxistes orthodoxes souligne que Hegel a écarté toute dialectisation de la nature et que rien n'empêche d'appliquer sa philosophie aux sciences morales et politiques, ainsi qu'à…la psychanalyse.

8 On trouve un premier emploi de ce terme dans la première version d'*Histoire de l'œil* où il est fait mention, à l'occasion d'une de ces scènes érotiques qui abondent dans le récit, d'une « promenade à travers l'impossible », G. Bataille. *Romans et Récits*, cit., p. 71.

9 G. Bataille, Brouillon de *Sur Nietzche*, in Id., *Œuvres complètes*, cit., vol. VI, p. 416.

10 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., vol. V, p. 128.

11 G. Bataille, *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 628.

12 G.W. F. Hegel, *La Phénoménologie de l'Esprit*, traduction de J. Hyppolite, Aubier-Montaigne, Paris 1941 et 1980, tome I, p. 7.

13 G.W. F. Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques*, texte présenté et traduit par B. Bourgeois, Vrin Paris 1979, p. 395 et 577.

14 J. D'Hondt, *Hegel, philosophe de l'histoire vivante*, Paris, P.U.F., p. 356.

15 G.W. F. Hegel, *Préface à la Phénoménologie de l'Esprit*, texte traduit, commenté et annoté par J. Hyppolite, Aubier -Montaigne, Paris1966 et 1978, p. 79.

16 Ibid., p. 79.

gardant l'œuvre de la mort bien en face »[17]. À partir de là commence, écrit-il encore, l'espace du « *possible* » qui est l'objet d'une « réflexion claire » [18] et est proprement anthropogène car, ainsi que le remarquait également Blanchot, il crée l'action, la liberté et le progrès[19]. Nul doute, donc, que, ainsi que le soulignait il ya longtemps Jacques Derrida, Bataille ait « pris Hegel au sérieux »[20]. Et même s'il lui est arrivé de présenter une vue caricaturale du Possible quand, faisant allusion à la brutalité de certains hégéliano-marxistes particulièrement réalistes (tapant avec leur soulier sur un pupitre de l'O.N.U.), il écrivait : « Le possible un jour je dois dire que c'est Khrouchtchev » ,[21] il n'a jamais nié la primauté de l'action. Non plus que la nécessité des interdits sur la mort et sur la sexualité qui assurent la pérennité du Possible. Il affirme cela avec force dans la préface de *Madame Edwarda* où une note, venant après le rappel sur l'impossibilité de revenir à la sauvagerie des origines, ajoute : « Je ne récuse pas la connaissance, sans laquelle je n'écrirais pas […] » [22]. Il ne faut jamais oublier ce garde-fou qui évite de faire bien des contresens…

Pourtant, depuis *Histoire de l'œil*, aucun des récits de Bataille ne traite de la « connaissance ». Au contraire, ses personnages, extraordinairement détachés du monde utile (je pense par exemple au fait qu'ils ont toujours de l'argent sans qu'on sache d'où il vient), vivent *de* et *dans* l'au-delà de la « connaissance », dans ce fameux « non-savoir absolu » [23] (« absolu » comme le « Savoir absolu » de Hegel).

Paradoxalement, le grand mérite du cours de Kojève est donc d'avoir confirmé chez Bataille la certitude qu'à côté, ou plutôt au-delà de la Négativité transformée par la dialectique en Positivité, il y a la « Négativité sans emploi » (je cite de mémoire les termes d'une célèbre lettre à Kojève). À l'« extrême du possible », est le vide du « non-sens » que Hegel a tenté en vain d'« *annuler* »[24], observe-t-il. S'ouvre alors la brèche sur l'Im-possible.

1.2. *Im-Possible « pourtant là »*[25]

Comme dit plus haut, le mot est dans *Histoire de l'œil*, mais curieusement pas dans *Le Bleu du ciel* (pourtant histoire d'un nécrophile portant le nom d'un des plus grands assassins

---

17 G. Bataille, *Hegel, la Mort et le Sacrifice,* in Id., *Œuvres complètes,* cit., vol. XII, p. 341. Cet article, paru en 1953, est fondamental. Bataille, citant constamment le cours de Kojève, y dresse un bilan complet de ce que Hegel signifie pour lui.

18 G. Bataille, Projet de préface pour *L'Impossible*, in Id., *Œuvres complètes*, cit., vol. III, pp. 511-517.

19 Hegel découvre dans « l'extrême négativité, dans la mort devenue possibilité, travail et temps, la mesure de l'absolument positif », M. Blanchot, *L'Espace littéraire*, Gallimard, Paris 1969, coll. « Idées » n° 155, p. 108.

20 J. Derrida, *De l'économie restreinte à l'économie générale : un hégélianisme sans réserve* , « L'Arc », 32, 2ème trimestre 1967, p. 25.

21 G. Bataille. Projet de préface pour *L'Impossible*, cit., p. 573.

22 G. Bataille, *Madame Edwarda*, note A de la Préface, in Id., *Romans et Récits*, cit., p. 322.

23 « Qu'à partir de là commence une sorte d'adaptation. Le développement hégélien se trouve constamment interprété ou amendé par une sorte de réflexion post-hégélienne [je souligne] où le non-savoir se compose », G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., vol. VIII, p. 628.

24 G. Bataille, *L'Expérience intérieu*re, in Id., *Œuvres complètes*, cit., vol. V, p. 55-56.

25 G. Bataille, *La Souveraineté*, in Id., *Œuvres complètes*, cit., vol. VIII, p. 257.

du 19ème siècle). On le retrouve ensuite dans *Madame Edwarda*, pour le regard de l'héroïne qui « revenait de l'impossible» [26] ; puis, pour six mentions, dans *Le Petit*, paru en 1943 ; et une dans *La Douleur*, recueil poétique paru la même année : « Il glisse à l'impossible immensément » [27]. *La Haine de la Poésie* parle, à propos de la poésie, de « *possibilités hors d'atteinte* » [28] remplacé en 1962 par « *possibilités inaccessibles* ».

Normalement, est « impossible » ce qui ne peut exister et n'est donc pas réalisable par l'homme. Observons cependant que le terme est souvent employé à propos de la mort, et plus exactement à propos de cette mauvaise surprise, miracle à l'envers, dit Jankélévitch, que cause la mort d'un proche. Tant il est vrai, comme le remarque aussi quelque part Bataille, que dans la conscience commune la mort est ce qui ne peut arriver. Et qui arrive néanmoins. Et qui arrive nécessairement. Il faudra garder cela à l'esprit pour comprendre ce qui va suivre.

Pour Bataille, l'Im-possible est, par un paradoxe insupportable pour les tenants de la logique, ce qui est au-delà du Possible *et est néanmoins réel* : « C'est le contraire du *possible* étant *certain* mais *impossible* en même temps » [29], écrit-il dans un des manuscrits conservés à Austin. Partant de ce paradoxe, et par opposition au Possible, on peut donc tenter d'esquisser les caractères de l'Im-possible.

Premièrement, l'Im-possible n'est pas conceptualisable : si le « *possible* » repose sur une « réflexion claire », écrit Bataille, et si donc « Je puis définir le possible », « l'impossible ne peut l'être… » [30]. Cela est évidemment le contraire de la doctrine hégélienne pour laquelle « il n'y a […] pas d'ineffable qui serait en-deçà ou au-delà du savoir, pas de singularité ou de transcendance ; […] pas de silence ontologique, mais [seulement] le discours dialectique [qui] est une conquête progressive du sens » [31]. Deuxièmement, alors que le Possible est une structuration progressive fondée sur le respect des interdits, l'Im-possible est « un désordre, une aberration[32] » qui viole les interdits. Notamment celui qui régule les conduites sexuelles qui sont chez Bataille systématiquement perverses.Troisièmement, si le Possible a son lieu (l'univers) et son temps (l'Histoire en logue durée, qui avance sans retour en arrière ni répétition vers l'avènement du Savoir absolu), l'Im-possible, que Bataille évoque pourtant souvent par des métaphores spatiales (exemple : « Je suis /Le monde est avec moi /Poussé hors du possible » [33]), ne se trouve que dans l'imaginaire et/ou dans le désir et ne se manifeste que par moments. Quatrièmement, tandis que le Possible est un acte lié « à la science, au raisonnement […] » [34], l'Im-possible est constamment lyrique. Cinquièmement, si le Possible constitue l'être, l'Im-possible n'est pas — je cite un mot de Bataille à propos de la mort — un « domaine où l'homme n'a rien à faire ». Au contraire, l'être ne serait pas complet sans ce que Bataille, que je cite toujours de mémoire, nomme : l'« autre monde ».

---

26 G. Bataille, *Romans et Récits*, cit., p. 337.
27 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., vol. III, p. 77.
28 G. Bataille, *La Haine de la poésie*, cit., p. 55.
29 G. Bataille, Manuscrit 46728, f° 9.
30 G. Bataille, Projet de préface pour *L'Impossible*, cit., p. 569.
31 J. Hyppolite, *Logique et Existence, essai sur la logique de Hegel*, Paris, P.U.F., collection « Épiméthée », 1953, p. 25.
32 G. Bataille, Projet de préface pour *L'Impossible*, cit., p. 569.
33 G. Bataille, *L'Archangélique*, in Id., *Œuvres complètes*, cit., vol. III, p. 77.
34 Projet de préface pour *L'Impossible*, cit., p. 567.

Comment, alors, devenir l'être de l'Im-possible ?

Directement, par une sorte de saut immédiat ? Non pas. Il faut d'abord (phase un) payer sa dette au Possible et faire sien l'enseignement de Hegel. Passé cette étape, qui, encore une fois, est fondamentale[35] et suppose par exemple l'acceptation sans réserve de la science et l'engagement dans le combat politique, deux tâches que Bataille a constamment assumées, il faudra « aller au bout du possible »[36]. Commencera alors l'étape « post-hégélienne », marquée, là, par la provocation, du type : « LAISSE LE POSSIBLE À CEUX QUI L'AIMENT»[37] , et ailleurs, et plus sérieusement, par ce principe :

Admettre la vérité de Hegel : c'est la position la plus contraire mais peut-être, par là-même, la plus favorable au mouvement de ma propre pensée[38].

Bataille, qui fait partie de cette génération d'écrivains qui connaît bien la Bible, reprend la parabole de la porte étroite et dit qu'il existe une « passe étroite »[39], frontière entre Possible et Im-possible, qu'on franchit sans espoir de retour ni pardon : le transgresseur est maudit et vit dans le « tout autre ». Ce « tout autre » est assez vaste, comme on le verra maintenant.

2 *Une anthropologie spécifique*

2.1. *Diversité de l'Im-possible*

Il y a toujours eu chez Bataille — voir ses divers projets de « Somme » ! — une ambition *encyclopédique* : attentif à l'évolution des religions, de l'économie, des connaissances scientifiques et des sociétés, il ne prétendait à rien de moins qu'à expliquer la totalité du phénomène humain ! Et chaque fois, en cherchant la faille que selon lui Hegel et ses continuateurs n'avaient pas vue. Il y a donc, et les communications de ce matin l'ont marqué, « divers impossibles »[40].

Je n'ai pas le temps de les rappeler tous. Je n'en mentionne que les plus importants : celui de l'Histoire, qui n'est donc pas forcément linéaire et connaît des dérives ; celui de l'économie marquée par des phases d'improductivité ou plutôt de sur-productivité (gaspillage, absence de profit monnayable) ; celui de l'expérience religieuse et notamment du mysticisme catholique et des rapports entre l'homme et Dieu, domaine qui n'est à mon sens pas encore suffisamment exploré et au sujet duquel il faut être très prudent ; celui de l'érotisme (je n'insiste pas, sauf pour dire qu'il serait sage de laisser au placard le couple Éros/Thanatos

35 G. Bataille, *La Part maudite*, in Id., *Œuvres complètes*, cit., vol. VII, p. 124 : « Je ne puis cependant me passer d'opérations subordonnées dont une souveraineté authentique exige qu'elles *aient été aussi* complètes qu'il est possible ».
36 Ibid., p. 124.
37 G. Bataille, *Méthode de méditation*, in Id., *Œuvres complètes* , cit., vol. V, p. 209.
38 G. Bataille, Projet de préface de *Sur Nietzche*, in Id., *Œuvres complètes* , cit., vol. VI, p. 426.
39 G. Bataille, *La Part maudite*, in Id., *Œuvres complètes* , cit., vol. VII, p. 269.
40 G. Bataille, Projet de préface pour *L'Impossible*, cit., p. 572.

qui a fait soupirer certains Batailliens français)…Pour ma part, avant d'aborder le cas de la littérature je voudrais seulement revenir sur l'impossible de la guerre et sur celui de la mort (pardonnez-moi de parler à nouveau de ce qui est mon gibier préféré).

2.2. *Guerre et mort*

Pourquoi la guerre ? Parce que Bataille, qui ne l'a jamais faite, ni en 1914 ni en 1939 (incorporé de 1916 à 1917, il a été réformé pour cause de maladie, ce qui lui est arrivé également en 1939), en parle vraiment beaucoup. Il mentionne celle de 1914-1918 dans *La limite de l'utile* où il commente l'horreur démesurée décrite dans le célèbre livre d'Ernst Jünger, *Der Kampf als inneres Erlebnis*, ouvrage traduit en France en 1934 mais sous un titre qui en édulcore le contenu (le vrai titre français, dont j'ignore si Bataille le connaissait, est : *Le combat comme événement intérieur*) ; et il mentionne celle de 1939-45 dans *Le Bleu du ciel* (pour les prémisses), dans *Julie* (qui commence le 2 septembre 1939, un jour après l'entrée des Allemands en Pologne) et dans *L'Abbé C.* (retour des déportés). Et il en parle encore d'avantage dans *Le Coupable*, journal commencé le 5 septembre 1939. Et chaque fois, c'est pour dire des choses bien curieuses. Et sur au moins trois points.

Historiquement parlant, la guerre est en effet, non pas l'aboutissement d'un processus politique qu'elle parachèverait d'une autre manière (c'est, le crois, la thèse de Clausewitz), mais une rupture dans le « temps commun », un moment « plus chargé de sens tragique » [41] que les autres et sur lequel la raison n'a plus de prise. En somme, et pour parler vite, une Histoire devenue folle. Du point de vue économique, ensuite, et quels que soient ses buts avoués (conquêtes territoriales, défense contre une attaque, etc.), la guerre, conçue comme dépense injustifiée en biens et surtout en vies, participe du grand mouvement de « perte » qui anime régulièrement l'univers.

Moralement enfin, elle correspond à la suspension de l'interdit sur le meurtre au profit de ce « besoin de tuer » dont *L'Érotisme*, sur ce besoin d'accord avec Freud, souligne qu'il est inné dans l'homme primitif.

Pourtant, rien de tragique dans tout cela. Ou alors, c'est de la tragédie au sens de Bataille, c'est-à-dire l'accès à ce que le monde du Possible ne peut supporter sous peine de se nier lui-même. D'abord, parce que la guerre est une sorte de *fête noire* où « l'homme fait litière de sa malchance » [42] afin d'accéder à la « chance », mot magique chez Bataille pour définir le bonheur équivoque des amants dans l'expérience érotique ; ensuite, parce que la tempête que soulève la guerre introduit entre elle et le « *sacrifice rituel* », ou la « *vie mystique* », une « équivalence » qui fait que l'homme, saisi en un même élan d'« extases » et de « terreurs », s'arrache aux contingences d'ici-bas[43]. Bref, si « Dieu » est pour Bataille la démesure, il y a quelque chose de divin dans la guerre.

Que de telles vues procèdent de ce qu'il appelle dans *Le Coupable* une « réflexion blessante» [44], on s'en doute, même si elles s'inspirent en grande partie de celles de Nietzsche, par exemple pour l'aphorisme suivant :

---

41 G. Bataille, *Le Coupable*, in Id., *Œuvres complètes*, cit., vol. V, variante, p. 499.
42 Ibid., p. 590.
43 G. Bataille, *La Limite de l'utile*, in Id., *Œuvres complètes*, cit., vol. VII, p. 251.
44 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., vol. V, p. 298.

LES GUERRES SONT POUR LE MOMENT LES PLUS FORTS STIMULANTS DE L'IMAGINATION,

aphorisme repris, et en grandes capitales, dans le *Manuel de l'anti-chrétien*[45], qui date de 1939…

Pourquoi la mort ? Parce que les vues de Bataille sur la mort, entendue à la fois dans son seul sens concret (l'*événement* de la fin de la vie et ses suites), et comme un « concept » — qui en fait n'en est pas un [46] et renvoie toujours à l'ironique « *Quid est mors ?* » de Jankélévitch[47], sont encore plus provocantes, tant il est clair que Bataille, que je classerai, parmi les « penseurs » de la mort, chez les « fondamentalistes » de la lignée d'Épicure (espèce rare, pour laquelle il n'y a rien à dire ni du mort ni de la mort), se démarque de Hegel.

Un passage de la *Phénoménologie* qui m'a toujours frappé montre bien comment Hegel surmonte un des aspects les plus traumatisants de la mort. C'est celui où il éclaire le sens des obsèques. Devant le mort qui est une « singularité vide », un « *être passif pour autrui* », donc une chose rendue au non-sens, à l'« immédiateté » de la nature, la famille va opposer, par le rituel de la parole, l'« *opération d'une conscience* » : elle « prend sur soi l'opération de la destruction » et réintègre le mort dans une « communauté » qui « domine […] et retient sous son contrôle les forces de la matière singulière et les basses vitalités qui voulaient se déchaîner contre le mort et le détruire » [48]. Autrement dit, elle maintient l'inévitable (la destruction corporelle imposée par la nature) et dépasse l'inévitable (par un discours gardant la mémoire du mort qui continue d'être parmi les survivants). Aussi bien, observera Kojève traitant du Négatif mis au service du Positif, « […] la mort n'*est* pas, le mort n'*est* pas » [49].

Facile à dire, répond en substance Bataille pour qui Hegel, quand il traite des funérailles, parle d'avantage en sociologue qu'en philosophe. C'est du moins ce que traduisent ces lignes où, après avoir dit que, si la « science envisage la mort », elle ne considère que « ses conséquences réelles », l' « analyse *objective* des comportements », et jamais la prise en compte de la « terreur et de l'horreur» [50] qui sont, elles, de l'ordre de la « Négativité sans emploi ». Or cette « terreur » ne trouve aucun mot pour l'exprimer et la conjurer. Tais-toi et frémis, dira donc Bataille. Et laisse-toi emporter par cet effroi devant la tombe ainsi décrit dans ces quatre vers des *Poèmes éliminés* :

Roses de tombes
tournis de roses
putains de tombes
tournis de tombes[51]

---

45 Ibid., vol. II, p. 392, où il signale qu'il reproduit le paragraphe 69 de *La volonté de puissance*, livre IV.
46 L'idée de la mort est « la plus creuse des idées creuses », note avec raison Edgar Morin dans *L'Homme et la Mort*, Éditions du Seuil, Paris 1976, collection « Points », n. 77, p. 42.
47 *La Mort*, édition de 1977, Flammarion, collection « Champs », n. 1, p. 223.
48 G.W. F. Hegel, *La Phénoménologie de l'Esprit*, cit., tome II, pp. 20-22.
49 A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, cité dans l'édition de 1979, Gallimard, collection « Tel », n. 45, p. 174.
50 G. Bataille, Projet de préface pour *L'Impossible*, cit., p. 569.
51 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., vol. IV, p. 25.

Cette perte de la tête, défaillance de l' « entendement » cher à Hegel, n'est comparable qu'à celle qu'apporte la vision extatique de Dieu. Elle met « *hors de soi* », elle jette dans le « vertige », écrit-il encore dans *La Limite de l'utile*, où il précise que seuls le « soldat et le prêtre », qui incarnent le « sacré», ont le droit de « parler » [52]. Telle est donc la leçon que Bataille tire des obsèques, leçon qui est d'autant plus importante que, vivant dans la première moitié du 20ème siècle, il a deviné la laïcisation et la « déritualisation[53] » qui, à partir des années soixante, allaient caractériser les rapports des sociétés occidentales avec la mort.

Quant à la mort conçue comme Néant, on aura deviné c'est toute l'entreprise hégélienne qui est contestée par Bataille pour qui cette entreprise vise au fond moins à se tenir devant le Négatif qu'à mettre, comme je l'ai dit plus haut, celui-ci au service du Positif. Donc, pour reprendre un de ses termes déjà cités, à « annuler » le Négatif. Or le Négatif ne s'annule pas. *Il est*. Il *est vécu* dans l'événement de la mort. Et il *est vécu* dans le sentiment (joie ou malaise et plutôt malaise que joie) que nous avons que le Possible n'est pas tout. Mais, étant un « mouvement » une « sauvage *impossibilité* » [54], il ne peut être formulé clairement. Conclusion :

C'est bien entendu la *fumisterie* la plus profonde que de parler de mort. En vérité, nous ne pouvons rien dire objectivement de la mort[55].

Ce que je viens de citer se passerait de commentaire, sauf pour ceux que Jankélévitch nomme les amateurs de « babil » [56], s'il ne fallait ajouter que Bataille a beaucoup parlé de la mort — mais c'était parce qu'il fallait *redire* une vérité oubliée, et qu'il a ensuite ajouté ceci, qui me mène à ma dernière partie :

Nous ne pouvons non plus rien dire de l'amour au niveau de la science. Ni du rire et des larmes. Ni de la poésie.

3. *Littérature et impossible*

3.1. *Du bon usage de la « poésie »*

La poésie, donc. Il est temps d'en parler un peu pour finir.

Remarque de terminologie préalable : le mot désigne chez Bataille : premièrement, la « parole en vers » [57], poésie proprement dite, qu'il pratique par exemple dans *L'Archangéli-*

52 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., vol. VII, p. 245-246.
53 P. Chaunu, *La Mort à Paris* […], Fayard, 1978, p. 14. Jugement partagé par bien d'autres historiens ou spécialistes de la mort, par exemple Philippe Ariès, *Lhomme devant la mort*, Éditions du s Seuil, collection « L'Univers historique », Paris 1977, p. 573.
54 G. Bataille, *Le Coupable, Œuvres complètes*, cit., vol. V, p. 261.
55 G. Bataille, *L'Enseignement de la mort*, *Œuvres complètes* , cit., vol. VIII, p. 199.
56 G. Bataille, *La Mort*, cit., p. 223.
57 G. Bataille, *De l'âge de pierre à Jacques Prévert*, in Id., *Œuvres complètes*, cit., vol. XI, p. 87.

que, paru en 1944, et dont il ne cessera de souligner que son langage, en recourant notamment à la métaphore, est absolument incompréhensible, sinon nuisible, dans le monde de la praxis ; deuxièmement, et par extension des pouvoirs de subversion de la « parole en vers », tout genre littéraire (roman, théâtre) qui ne recourt ni au langage normal ni à la mimésis réaliste. Ce qui, signalons-le en passant, limite considérablement le champ littéraire, ramené à quelques grandes œuvres dont les titres sont dans la préface du *Bleu du ciel*[58].

Tout indique d'ailleurs que c'est ce second sens, dominant dans *L'Orestie*, dernière partie de *L'Impossible*, que privilégie Bataille. Dès 1943 il dit ainsi que les romans de Proust contiennent le « secret de la poésie »[59] non pas parce que le narrateur veut reconquérir et unifier le temps passé — ce qui en ferait un écrivain hégélien, mais parce qu'il ne possèdera jamais Albertine.

Le « secret » de la « poésie », terme que j'utiliserai dorénavant pour la littérature selon le cœur de Bataille, c'est donc le désir sans cesse relancé et l'échec. Voilà qui suffit d'emblée à marquer sa place singulière dans la littérature française contemporaine. Ses principaux textes littéraires, à l'exception d'*Histoire de l'œil*, paraissent entre 1943 et 1962. Or cette période est celle où l'écrivain français se trouve devant deux perspectives, qui sont aussi deux formidables tentations : d'abord, l'engagement politique qui était déjà une des ambitions du surréalisme et que la philosophie sartrienne va encore accentuer, d'une manière qu'on a peine à imaginer aujourd'hui ; ensuite, et à la suite de la découverte – tardive — des formalistes russes en France, le changement d'optique sur le roman conçu par certains de ses auteurs moins comme la production d'un sens que comme un *faire* (thèse du Nouveau Roman).

J'ai déjà signalé que le Nouveau Roman n'intéressait guère Bataille, qui préférait à la « *technique* » l'élan de la « rage ». Mais il faut maintenant rappeler que, prenant le contrepied des positions de Sartre, il a également récusé la théorie de la politisation de l'œuvre littéraire.

Pour une raison de forme, premièrement. Celle-ci tient à la spécificité du langage littéraire qui ne dit rien qui ne soit inutile du point de vue de l'action. Elle est ainsi formulée : « Le langage littéraire […] est la perversion du langage un peu plus même que l'érotisme n'est celle des fonctions sexuelles »[60]. Pour une raison de fond, deuxièmement. Et qui est naturellement majeure : « la « poésie », dit-il, est un obstacle à la conscience[61] ». Comprenons : la « conscience » étant l'attribut du Possible, la « poésie » fonctionne sans « conscience ». Or la « conscience » fonde notamment l'action politique. La « poésie » ne peut donc être politique. Ou alors elle disparaît : « L'idée d'une révolution *à partir* de la poésie mène à celle de la poésie *au ser*vice d'une révolution», écrit-il par exemple dans *Méthode de méditation*[62]. Et, Jacqueline Risset me le rappelait avant que je prenne la parole, c'est certainement dans la fameuse *Lettre à René Char sur les incompatibilités de l'écrivain*, publiée en 1950 dans «Botteghe oscure», que Bataille exprime le mieux l'opposition entre « poésie » et monde utile quand il écrit :

---

58 G. Bataille, *Romans et Récits*, cit., p. 111 : huit noms et huit titres seulement : Emily Brontë, *Wuthering Heigts* ; Kafka, *Le Procès* ; Proust, *La Recherche du temps perdu* ; Stendhal, *Le Rouge et le Noir* ; Sade, *Eugénie de Franval* ; Blanchot, *L'Arrêt de mort* ; Balzac, *Sarrazine*, ; Dostoïevski, *L'Idiot*.

59 G. Bataille, *L'Expérience intérieure*, in Id., *Œuvres complètes*, cit., vol. V, p. 169.

60 *Ibid.*, p.170.

61 G. Bataille, *Collège socratique*, in Id., *Œuvres complètes*, cit., vol. VI, p. 283.

62 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., vol. V, p. 221.

NON SERVIAM est, dit-on, la devise du démon. En ce cas, la littérature est diabolique[63].

« Diabolique » sera donc le livre de 1962, où l'appartenance de la littérature à l'Im-possible est marquée de manière particulièrement forte.

3.2. *Le cas de L'Impossible*

Ce livre est « diabolique » parce qu'il est un véritable labyrinthe. J'espère ne choquer personne ici en disant que Bataille n'est vraiment un peu plus compréhensible que dans les récits courts qui donnent l'impression d'avoir été rédigés d'un trait : *Histoire de l'œil*, *Madame Edwarda*, *Le Mort*. Ailleurs, le lecteur a souvent un peu de mal à se retrouver dans les dédales d'une pensée qui — à l'image de celle de *L'Expérience intérieure* que Sartre critiquait pour ses obscurités voulues et son manque de logique —, met son point d'honneur à s'exprimer par énigmes.

Tel est déjà le cas de *La Haine de la poésie*. Voici en effet une œuvre qui, je l'ai rappelé en introduction, contient, en premier lieu, un versant théorique, *L'Orestie*, ainsi titré parce qu'Oreste, déplacé de l'espace de la tragédie racinienne dans celui de la littérature en général, est la « figure de la poésie »[64], et, en second lieu, un versant narratif (*Histoire de rats* et *Dianus*).

Ce n'est pas tout. Chacun de ces deux versants est lui-même composite : *L'Orestie* comprend *Être Oreste*, essai sur la « poésie » rédigé vers 1943 et à l'origine destiné à faire un livre à part, *plus* des poèmes rédigés à des dates différentes. Et *Histoire de rats*, mi-journal mi-récit attribué à Dianus narrant, sous le regard ironique d'un père jésuite, sa relation avec B., jeune fille séquestrée par son père qui est fou, était à l'origine une histoire indépendante, sans doute achevée en 1945. Enfin, rajouté par la suite, il y a *Dianus*, également mi-journal mi-récit, rédigé plus tard, où surgit soudain le frère de Dianus, prélat romain nommé Monsignor Alpha, flanqué de sa maîtresse E.

Bref, quelque habitué qu'on soit aux « montages » de Bataille qui a souvent échafaudé des regroupements mêlant des genres divers (il y aurait toute une étude à faire sur les livres virtuels de Bataille !), on ne peut s'empêcher de penser que quelque chose dérange dans *La Haine de la poésie*. Sans parler du titre qui ne se rapporte qu'à *L'Orestie*, éloge de la vraie « poésie » et cri de révolte contre la fausse.

En 1962, l'œuvre prend un autre titre, plus adapté, *L'Impossible*, et se clôt par *L'Orestie* alors qu'en 1947 c'était l'inverse. Mais ce nouveau collage est-il plus clair ? Ce n'est pas certain. Le problème reste en effet le même, qui consiste à établir le lien entre, d'un côté, la partie « roman », et, de l'autre, la partie « essai » … À voir dans les manuscrits les nombreuses phrases jetées en vrac, tantôt complètes, tantôt inachevées, où Bataille trébuche sur sa préface[65], on comprend qu'il se soit demandé comment justifier et le nouveau titre et le

63 G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., vol. XII, p. 19.

64 G. Bataille, Manuscrit de la BNF, *Autour de l'Impossible*, p. 582.

65 Exemples : « Définir et expliquer le lien d'*Histoire de rats* et de *Dianus* .» « Construire au besoin/ la volonté de l'impossible » ; « […] la seconde édition place en premier les parties romanesques de ce livre, ouvertement liées à l'impossible et à la mort […]. La première partie, *L'Orestie*, rejetée à la fin, accède elle-même à cette vérité de l'impossible et de la mort. Moins directement », G. Bataille,

nouvel ordre. Seule une phrase dans la préface publiée, qui est : « *Il est vrai, ce second titre est loin d'être plus clair* » [66], fait allusion à ce problème. Puis le texte traite de l'avènement espéré d'un monde voué à l'Impossible.

Pas de réponse, donc, sur le sens global du livre. Au lecteur, au préalable prévenu que les « *récits* » de Bataille « *atteignent clairement l'*Impossible » [67], de trouver cette réponse. Cette réponse n'est pas totalement absente pour *Histoire de rats* et *Dianus*, qui, racontant la vie et la mort de Dianus, ont un contenu « poétique » : absence du monde utile ; localisation d'*Histoire de r*ats aux environs d'un château périlleux (celui où le père de B. a enfermé sa fille), et de *Dianus* dans un décor qui rappelle celui de Nemi (lac et forêt) ; folie d'un des protagonistes (le père de B.) ; expérience érotique de type nécrophilique (Dianus et B., Monsignor Alpha et E.), incestueux (B. et son père) ou… homosexuel (le père de B. et son garde-chasse Édron) ; suicide de Dianus après sa rupture avec B. ; veillée funèbre de son frère Monsignor Alpha sur son corps…

Mais la réponse est beaucoup moins évidente dans le cas de *L'Orestie* maintenue dans son hétéromorphie première et qui, prenant le lecteur par surprise avec l'intrusion d'un nouveau « narrateur », jette à coups d'aphorismes le doute et sur les poèmes de ce « narrateur » et sur la validité de ce qui est dit dans *Histoire de rats* et *Dianus*. Quoi, pensera ce lecteur, tant de mots pour aboutir à la ruine des mots ?

Reste que le désastre du langage fournit malgré tout un début de réponse. Ou du moins une lueur rendant la nuit moins sombre. Pourquoi ? Parce que, selon un principe nettement posé dans *L'Expérience intérieure* au sujet de l'image poétique stricto sensu mais applicable à toute espèce de « poésie »[68], Oreste suggère qu'au bout du compte, et seulement après sa réalisation, le langage littéraire constate fatalement son inaptitude à exprimer ce qu'est l'Impossible. Autrement dit, toute littérature est, comme celle de Proust que j'ai évoquée plus haut, le lieu de l'échec : elle a ouvert une porte pour voir, elle attendait un signal, elle ne voit ni n'entend rien. Cet échec, un paragraphe de *L'Orestie* l'évoque ainsi :

> *La vraie poésie est en dehors des lois. Mais la poésie, finalement, accepte la poésie.*
> *[…] Je m'approche de la poésie : mais pour lui manque*r [69].

À ce prix — et à quel prix quand on songe à la déception qu'il donne ! —, Bataille peut dire : « *L'impossible c'est la littérature* » [70].

N'en concluons pas pour autant que la littérature soit l'expérience du malheur. Malheureuse, elle l'est certes en un sens, quand le « poète » arrivé au bout de sa course constate que

---

Romans et Récits, cit., p. 566 et 567.

66 Ibid., p. 492.

67 Ibid., p. 491.

68 « L'image poétique, si elle mène du connu à l'inconnu, s'attache cependant au connu qui lui donne corps, et bien qu'elle le déchire et déchire la vie dans ce déchirement, se maintient à lui. […] Même les images profondément ruinées sont domaine de possession. Il est malheureux de ne plus posséder que des ruines, mais ce n'est pas ne plus rien posséder, c'est retenir d'une main ce que l'autre donne », G. Bataille, *Œuvres complètes*, cit., vol. V, p. 170.

69 G. Bataille, *Romans et Récits*, cit., p. 560.

70 G. Bataille, Projet de préface pour *L'Impossible*, ibid., p. 574.

tout ce qu'il a écrit, il l'a écrit en vain, n'ayant pu saisir ce *sine nomine* qui se dérobe. Mais, en un autre sens, la littérature n'est pas malheureuse. Il se pourrait même qu'elle soit dans la joie du devoir accompli. Ce devoir est étrange. Il ressemble, mais en plus grand, à celui de l'auteur d'une tragédie dont Bataille dit qu'elle n'a dans l'horreur qu'elle inspire aux spectateurs médusés d'autre fonction que de manifester l'« inadéquation de toute parole ». Et Bataille d'ajouter : « Or cette inadéquation, du moins, doit être dite »[71]. Ce n'est pas rien. C'est même beaucoup. Il n'est d'ailleurs pas interdit de penser que, touchant à l'Im-possible, l'intérêt de toute son œuvre tient dans l'aveu répété de cette « inadéquation ».

71 G. Bataille, *L'enseignement de la mort*, in Id., *Œuvres complètes* , cit., vol. VIII, pp. 200-201.